



VOL. IV.—No. 11.

MONTREAL. JEUDI, 13 MARS, 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTS.

### GALERIE NATIONALE.

#### CALIXA LAVALLÉE.

On a déjà dit que tout le monde dans le Bas-Canada était plus ou moins musicien, que les Canadiens-Français avaient des dispositions innées pour les beaux-arts, les lettres et la musique en particulier. On cite, dans chaque paroisse, plusieurs familles où le talent musical se transmet de père en fils depuis bien des générations. Ce talent éclate partout, dans les chansons touchantes et pittoresques des anciens voyageurs, comme dans les refrains joyeux qui égalent les soirées canadiennes.

Nous tenons de notre origine ces dispositions artistiques qu'on trouve chez les races latines; mais la nature de notre pays a dû nécessairement les développer et leur donner un cachet particulier. Nulle part les harmonies de la nature ne sont plus remarquables, ni plus puissantes; un immense concert s'élève continuellement du sein de nos forêts, des flots de nos grands lacs et de nos fleuves, de nos cataractes incomparables, des torrents qui tombent de nos montagnes. Le moindre bruit répété par l'écho de nos rochers devient un tonnerre.

Aucun talent musical ne porte plus que celui de M. Calixa Lavallée le cachet national, l'empreinte de cette nature grandiose et pittoresque.

Quelques mois après son début au théâtre royal, deux citoyens de cette ville qui s'intéressaient à cet enfant, MM. Léon Derome et Frs. Benoit, voulant le faire juger par un homme compétent, le conduisirent chez M. Brauneis. Le jeune Lavallée se mit au piano et joua, pendant vingt minutes, plusieurs morceaux difficiles. M. Brauneis demanda quel était le maître qui avait si bien formé cet enfant.

—Son maître, dit M. Derome, c'est d'abord son père qui lui a enseigné les premiers rudiments de la musique, mais c'est surtout lui-même, car il a appris seul ce qu'il sait.

—Vous plaisantez, dit M. Brauneis, on ne joue pas du piano comme on prend un verre d'eau.

—N'est-il pas vrai, dit M. Derome, que Mozart à cinq ans composait, en jouant, de la musique.

—Sans doute, mais Mozart était un génie.

—Eh bien! reprit M. Derome, pourquoi le Canada n'aurait-il pas ses génies comme l'Allemagne?

—C'est vrai, reprit M. Brauneis.

Calixa Lavallée est né à Verchères, le 28 décembre 1842; son père, M. A. Lavallée, musicien lui-même de talent, eut bientôt reconnu dans son fils un artiste d'avenir. A quatre ans, le jeune Calixa faisait musique de tout, il cherchait à tirer des sons de tout ce qui lui tombait sous la main, il a été né avec un clavier dans la tête et des notes au bout des doigts. A onze ans, il faisait son début au théâtre royal de Montréal, et produisait une vive impression sur son auditoire.

Petit, maigre, les cheveux noirs comme l'ébène, les yeux brillants comme des escarboucles, vif, léger comme un papillon, il avait l'air d'un lutin, d'un de ces diabolotins dont on fait la description dans les histoires de sorciers.

Son premier professeur fut M. Letondal, cet artiste aveugle auquel l'art musical doit tant dans ce pays. M. Letondal fut heureux de cultiver ce talent et prit plaisir à contempler ses progrès.

En 1859, M. Lavallée commença cette vie aventureuse et agitée qu'il a menée jusqu'à ce jour. Il partit pour les

Etats-Unis, fit un début brillant à la Nouvelle-Orléans et s'étant associé au célèbre violoniste espagnol Olivera, alla donner des concerts dans le Brésil et les Indes occidentales. Les populations enthousiastes de ces pays méridionaux admirèrent le talent du jeune artiste canadien qui n'avait alors que dix-huit ans.

En 1861, au début de la guerre américaine, il déposa l'archet et laissa le clavier pour prendre les armes en faveur du Nord. Il entra dans l'armée, comme lieutenant d'infanterie, et fit bravement toutes les campagnes jusqu'à Antietan où il se fit blesser à la jambe.

Pour obéir alors aux vœux de ses parents, il quitta l'armée, revint à Montréal, et resta deux ans au milieu de nous, enseignant avec succès, à la tête de toutes nos fêtes musicales, prêtant le secours de son talent à toutes les bonnes œuvres. Dans l'hiver seul de 1864, il prit part à dix-sept concerts pour les pauvres.

Mais Montréal n'offrait pas un champ assez vaste à son activité, à son désir d'apprendre; il partit de nouveau, fit le tour des Etats-Unis, et du Mexique, alla jus qu'en Californie cueillir des lauriers. A son retour à New-York, il fit connaissance avec le fameux Fisk qui le nomma surintendant du *Grand Opera*.

C'est alors qu'il commença en société avec M. Arnold de Thiers, écrivain belge de distinction, la composition d'un opéra bouffe dont le monde artistique de New-York s'est beaucoup occupé. Au bout de trois mois, cet opéra à trois actes et à grand orchestre, était prêt pour la répétition. Lorsque M. Lavallée lut, lui-même, son œuvre, au foyer du Grand Opéra, l'enthousiasme fut grand parmi les acteurs; c'était à qui aurait le début. Mais au moment où *Lou-Lou*, allait être représenté, un événement tragique, qui a fait une si grande sensation dans le monde entier, ferma les portes du Grand Opéra: Fisk tombait sous la balle d'un assassin.

M. Lavallée, découragé, quitta New-York et alla tenter fortune à Boston, où une revue musicale accueillait son début par les remarques suivantes:

«Le début de Calixa Lavallée est un succès complet, et l'éminent pianiste est une heureuse acquisition pour notre cité. Ses efforts dans le difficile Concerto de Mendelssohn, ainsi que les morceaux de sa composition portent la marque d'un artiste accompli, et d'un musicien de hautes capacités.»

M. Lavallée joue de presque tous les instruments, il est, comme on sait, très fort sur le violon; mais c'est, comme pianiste surtout qu'il a fait sa réputation; c'est pour cet instrument qu'il a composé tant de jolies choses; car M. Lavallée est non-seulement un exécutant hors ligne, mais c'est de plus un compositeur remarquable. Outre l'opéra bouffe de *Lou-Lou* qui suffira, dit-on, pour le placer au premier rang des célébrités musicales de l'Amérique, il a éparpillé ça et là une foule de productions charmantes, d'improvisations où son talent se révèle dans son admirable fécondité.

M. Lavallée a plus que du talent: il possède à un haut degré ce don sacré de l'inspiration, le feu sacré qui, dans les arts et dans les lettres, caractérise le génie. Il y a dans ses compositions, comme dans sa manière d'exécuter les morceaux des grands maîtres, une vigueur, une fougue, une hardiesse de conception et une facilité d'exécution qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Naturellement indiscipliné, formé à l'école de la nature plutôt qu'à celle de l'art, dominé probablement par la

pensée que le mérite après tout de l'artiste est d'aller droit à l'âme de son auditoire, d'agir sur ses sens, il a des hardiesses, des brusqueries qui étonnent, des mouvements rapides comme l'éclair, des éclats terribles comme la foudre. Il ne cesse pas d'être classique cependant, et il est étonnant comme il peut facilement passer du grave au doux, du terrible au gracieux. C'est le murmure du ruisseau à côté de la grosse voix de nos cataractes, ou les flots tumultueux de nos grands lacs; c'est le calme de nos belles nuits, la sérénité de notre ciel étoilé après les jours de tempête; c'est l'image de notre nature comme de notre caractère où les contrastes sont si frappants. Voilà pourquoi nous avons dit en commençant que le talent de M. Lavallée était essentiellement national et, par conséquent, populaire.

Nous regrettons d'être forcé d'interrompre cette appréciation écrite à la hâte; nous la compléterons dans quelques mois.

Ajoutons seulement qu'il y a dans le caractère et les manières de M. Lavallée, comme dans son talent musical, une grande vivacité, beaucoup de spontanéité, de laisser-aller et de familiarité, trop d'allures démocratiques peut-être même. Fils de ses œuvres, livré à lui-même, dès sa plus tendre jeunesse, il s'est formé seul sous le rapport moral comme sous le rapport artistique. Excellente nature, d'ailleurs, obéissant au premier sentiment, cédant à la première bonne pensée qui lui vient. On comprend que dans cette vie de troubadour errant qu'il a menée depuis l'âge de dix-sept ans, les occasions de faire le bien ou le mal, ainsi que les aventures, ne lui ont pas manqué; nous raconterons cela plus tard.

M. Lavallée est en ce moment à Montréal, au sein de sa famille, où il doit demeurer quelques jours. Nous espérons que la prochaine fois qu'il reviendra dans notre ville, ce sera pour y rester. Puisse le temps venir, où les hommes de talent ne seront pas obligés d'aller à l'étranger pour trouver un champ digne de leur ambition! Puisse la providence nous rendre tous ces compatriotes dont les talents et le travail contribueraient tant à la gloire et à la prospérité de notre patrie!

M. Lavallée donne un concert, ce soir, Jeudi, à la Salle des Artisans; tout le monde ira sans doute l'entendre, et admirer les progrès qu'il a faits.

L. O. DAVID.

#### LES CANADIENS DE L'OUEST.

LOUIS RIEL, PRÉS.

(Suite.)

Le nom du gouverneur de la colonie n'était pas apposé à ce document, mais on savait qu'il en était l'auteur.

Une autre proclamation émise, le même jour, était encore plus vexatoire. Elle était ainsi conçue:

«Attendu que certaines personnes sont réputées faire le commerce des fourrures, je donne, par les présentes avis que, dans le but de nous soustraire, s'il est possible, à la nécessité d'adopter des mesures rigoureuses pour la suppression de ce trafic illicite, la Compagnie de la Baie d'Hudson n'expédiera dans ses bateaux et ne recevra dans aucun port des marchandises adressées à quelque personne que ce soit, à moins que celle-ci n'ait, une semaine avant le jour fixé pour le départ de l'express de l'hiver, produit au bureau du Fort Garry en haut, une déclaration à l'effet suivant: «Je déclare, par les présentes que depuis le 8 décembre courant, je n'ai fait ni directement ni indirectement le commerce des fourrures pour mon propre compte; que je n'ai pas donné de marchandises à crédit, que je n'ai pas avancé d'argent aux personnes généralement